

La société, le masque et le procès chez Rousseau
*(Les Confessions, Les Rêveries du promeneur solitaire,
les Dialogues, Émile ou de l'éducation et Du contrat social)*

“The society, the mask and the trial in Rousseau
*(Confessions, Reveries of the solitary walker,
Dialogues, Émile or education and The social contract)”*

Abdou NDIAYE

Chargé de cours

Laboratoire Études françaises et comparées, arts du spectacle,

Université Cheikh Anta Diop de Dakar,

Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Sénégal

Abstract

Man is born, grows and dies in society. The latter is essential in the validation of our claim to exist as a human being because it is others who tell me who I am and that I am a human being. However, this society is also the rules and laws that bring happiness to some and despair of others; it is the gaze that tries to unravel the mystery of the other without being invited to do so. This article is a critical reading of Rousseau's *Confessions*, *Rêveries du promeneur solitaire*, *Dialogues*, *Émile ou de l'Éducation* and *Du Contrat Social*, and aims to see whether the other is necessarily a danger. How is eighteenth-century society ruthless in value judgment? Why is she confusing the man and his work in her denigration enterprise?

Depuis sa naissance, l'être humain ne peut exister que par rapport à ses semblables qui l'accueillent à sa naissance et l'accompagnent à sa mort. Toutefois, les relations entre les hommes sont parfois très tendues à cause de multiples raisons. Au XVIII^e siècle, Rousseau, comme beaucoup de personnes, s'est écarté de la foule. « Me voici donc seul sur Terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même. Le plus sociable et le plus aimant des humains en a été proscrit par un accord unanime » (Rousseau, 1782). C'est ainsi que Jean-Jacques Rousseau se présente dans les premières lignes des *Rêveries du promeneur solitaire*. « Nous sommes à la fin de l'année 1776. L'auteur du *Contrat social* et de l'*Émile* vit à nouveau à Paris (...) Les idées des Lumières foisonnent dans quelques salons desquels il se sent exclu après s'en être lui-même mis à l'écart quelques années plus tôt » (Galeazzi, 2012 :45).

Ce retrait est-il le résultat de la corruption des hommes civilisés ? Pourquoi l'altérité est-elle perçue forcément comme un danger qu'il faut combattre ? Est-ce que le résultat de sa timidité et de son malaise en société qui explique cet écart ? Qu'est-ce qui est néfaste dans le processus de civilisation et dans l'évolution ? A-t-on le droit de marginaliser son semblable parce qu'il est différent ? Pourquoi persécute-t-on Rousseau ? Comment les autres analysent-ils ses œuvres ? Doit-il rester avec les autres quand ils déforment sa personne et interprètent mal ses œuvres ? La frustration morale autorise-t-elle à s'écarter des autres ? Voilà autant de questions posées et auxquelles il nous revient d'apporter des réponses dans cet article.

1. la société du stéréotype

Tous nos maux nous viennent de la civilisation, clame Rousseau dans l'ensemble de ses œuvres. Dans la société, les hommes sont régis par des rapports d'intérêts. Lui, il a, dit-il, un cœur noble, il est sincère ; voilà pourquoi il entre en contradiction avec ces hommes qui avancent masqués. Le pire est qu'il est exclu de la communauté, ce qui fait naître chez lui un sentiment de frustration et de révolte contre les institutions politiques, la morale, la conduite, bref le comportement des hommes. Mais, comme si cela ne suffisait pas, on déforme sa personne en lui collant des étiquettes. Ainsi, se lamente-t-il, car Rousseau l'écrivain et Rousseau le philosophe auront fini par se substituer, aux yeux des autres, à Rousseau le musicien, nom sous lequel il était mieux connu et mieux toléré.

La première horreur dont il souffre est qu'il est qualifié de méchant. Car il est timide, pauvre par rapport aux gens de la haute société. Ainsi, sa virulence envers la civilisation s'explique-t-elle par son manque d'éducation qui lui aurait assuré sa dilution dans le tissu social. S'interrogeant sur l'ensemble de ses œuvres, Benichou remarque :

« Tout ce qu'il a écrit est en même temps l'aveu d'une manière d'être personnelle et un code l'humanité. Ainsi lui a-t-on spontanément appliqué les procédés de la critique psychologique, expliquant sa condamnation de la vie civilisée par son sentiment d'infériorité, ses utopies par ses échecs. » (Benichou, 1967, 39).

Probablement ; mais l'on ne peut être d'accord car ce qui importe dans ces œuvres est de constater que Rousseau fut effectivement la risée de tout le monde et, sur ce plan, des exemples fournis par l'auteur des *Confessions* ne manquent pas. Il faut seulement remarquer que Rousseau se lance dans une tentative de justification de la retraite et pour cela il a besoin d'étaler tous les détails qui rendraient les hommes coupables. Il a besoin de s'ériger en victime et de s'attirer la sympathie de tout le monde¹. Cela explique la grande muraille argumentative qu'il

¹ Voir à ce propos l'étude de Fahmy, J.M., « Rousseau et son public dans les Dialogues », dans *Revue de l'Université d'Ottawa*, LI, 1, (janvier-mars 1981, pp. 143-150).

ne cesse de construire. À cela s'ajoute son esprit rêveur comme il le raconte dans une de ses lettres :

« Longtemps je me suis abusé moi-même sur la cause de cet invincible dégoût que j'ai toujours éprouvé dans le commerce des hommes ; je l'attribuais au chagrin de n'avoir pas l'esprit assez présent pour montrer dans la conversation le peu que j'en ai, et, par contrecoup, à celui de ne pas occuper dans le monde la place que j'y croyais mériter. » (Rousseau, 1782-1959 :231)

Non qu'il renie cet état ; ce serait renier « *le moule dans lequel la nature* » l'a placé. Mais il distingue dans ses comportements et gestes cet esprit rêveur, évasif. En désespoir de cause, il l'impute au grand monde qui refuse de l'intégrer dans son tissu social. Étudiant le comportement de Rousseau à travers ses différents malentendus avec les hommes, Jean Starobinski remarque :

« Ce qui a poussé Jean-Jacques Rousseau à écrire, c'est (...) le besoin de se reprendre au trouble de sa timidité, le besoin de prouver autrement sa valeur. Il écrit pour affirmer ce qu'il vaut mieux que ce qu'il paraît ; mais il écrit aussi pour proclamer qu'il vaut mieux que ce qu'il écrit. » (Starobinski, 1971 :171).

Cela peut être vrai, mais l'on oublie que Rousseau écrit aussi pour se soulager la conscience mais aussi pour construire et vivre dans son éden ; ce que Starobinsky n'a pas souligné. En effet, vivre dans une société impitoyable et corrompue demande la mise en place d'un stratagème qui permet de se protéger et de jouir. L'on n'oublie pas que le siècle des Lumières est aussi celui des philosophes qui décident, non pas de renier Dieu, mais de chercher dans l'histoire les éléments qui expliquent le présent. En effet, la régence de Philippe d'Orléans avait favorisé la libération des mœurs, et la mondanité et l'argent ont acquis une importance accrue. C'est en cela que les œuvres de Rousseau sont intéressantes car elles décèlent le mal et proposent des solutions.

Analysant ses œuvres, Starobinski remarque que le « moi » de Rousseau est déformé par les préjugés de ses détracteurs et toute l'entreprise de l'auteur des *Confessions* et des *Dialogues* est de contredire d'abord et ensuite de montrer qu'il vaut mieux à travers la mise en place de son « autoportrait ». L'écriture en ce moment s'oriente et jusqu'à la fin d'ailleurs vers une idéalisation esthétique du moi de l'écrivain. Il faut pour cela voir comment il charge ses détracteurs, les assimilant à des bourreaux sans cœur et comment lui il les aime. Starobinski note encore, à ce propos, « La persécution est une voie de salut » que Rousseau se le répète si constamment, ce n'est pas seulement parce qu'il y trouve une consolation, c'est peut-être aussi l'aveu d'une intention secrète de mettre à profit l'hostilité externe « La persécution m'a élevée l'âme » (Rousseau, 1782-1908 : 422).

L'autre déformation de la personnalité de Rousseau est le regard. Comment peut-on juger la personne rien qu'à la regarder ? En tout cas Rousseau pense qu'il a payé de sa renommée.

« L'erreur (dit le critique) est donc dans le regard des autres, Jean-Jacques est tout entier connaissable et il est tout entier méconnu. Quoiqu'il vive à découvert tout se passe comme s'il dissimulait. En présence des autres, auxquels il croit s'offrir ingénument, il s'aperçoit que sa vérité demeure cachée, comme s'il se déguisait, comme s'il portait un masque. Ainsi par la faute des autres, il paraît dissimuler des secrets inavouables, lui qui s'avance dans la lumière du jour. » (Starobinski, 1971 :218).

L'erreur réside donc dans l'altérité, dans le face-à-face entre Rousseau et les autres. Lui dit qu'il ne juge personne ; ce sont les autres qui croient le connaître assez pour porter des jugements de valeurs sur sa personne. L'écrivain français Jean-Paul Sartre disait d'ailleurs « l'enfer, c'est les autres »¹. On ne peut que se tromper en suivant cette méthode de connaissance car tout le monde n'est pas mis dans les mêmes conditions. À cela s'ajoute la différence entre les hommes. Il faut accepter cette différence, selon Rousseau, car elle constitue une richesse pour le genre humain. L'auteur propose alors son autoportrait car, selon lui, c'est la personne elle-même qui peut accepter de se dévoiler et de montrer son vrai visage comme il le dit : « Moi seul je sens mon cœur » (Rousseau, 1782-1972 :28). Pourtant, ce n'est pas l'avis du public comme l'affirme Georges Poulet dans ces propos : « Quand le psychanalyste présente Rousseau comme un déséquilibré, porte-parole de tous les déséquilibrés en proie aux démons des réformes » (Poulet, 1952-1989 :50), il fait une grosse erreur car on ne peut juger de cette façon. Pourtant, la perplexité de cette critique peut être affichée sans nul paradoxe en tenant compte de l'argumentation de l'auteur des *Confessions* : lui seul connaît son cœur et il déclare « Connaître les autres ». Il accepte de l'altérité, ce qui concourt à élever sa personne, et refuse tout ce qui contribue à ternir sa personne, son aura. Qui plus est, non seulement il est qualifié

¹ Sartre J.-P., dans Enregistrement phonographique de Jean-Paul Sartre en 1965 en préambule à *Huis clos* – « L'enfer c'est les autres de Jean-Paul Sartre », disait : « L'enfer c'est les autres » a été toujours mal compris. On a cru que je voulais dire par là que nos rapports avec les autres étaient toujours empoisonnés, que c'était toujours des rapports infernaux. Or, c'est tout autre chose que je veux dire. Je veux dire que si les rapports avec autrui sont tordus, viciés, alors l'autre ne peut être que l'enfer. Pourquoi ? Parce que les autres sont, au fond, ce qu'il y a de plus important en nous-mêmes, pour notre propre connaissance de nous-mêmes. Quand nous pensons sur nous, quand nous essayons de nous connaître, au fond nous usons des connaissances que les autres ont déjà sur nous, nous nous jugeons avec les moyens que les autres ont, nous ont donné, de nous juger.

Quoi que je dise sur moi, toujours le jugement d'autrui entre dedans. Quoi que je sente de moi, le jugement d'autrui entre dedans. Ce qui veut dire que, si mes rapports sont mauvais, je me mets dans la totale dépendance d'autrui et alors, en effet, je suis en enfer.

Et il existe une quantité de gens dans le monde qui sont en enfer parce qu'ils dépendent trop du jugement d'autrui. Mais cela ne veut nullement dire qu'on ne puisse avoir d'autres rapports avec les autres, ça marque simplement l'importance capitale de tous les autres pour chacun de nous ». <https://dicocitations.lemonde.fr>

de méchant à l'égard de tout le monde, Rousseau est aussi présenté par ses détracteurs comme un monstre. On ne peut accepter un monstre parmi les hommes¹.

La situation dans laquelle Rousseau se trouve, la société dans laquelle il vit rappellent le tribunal : d'un côté il y a les accusateurs (le grand monde), de l'autre l'accusé (Rousseau), et il y a le président du tribunal qui est, évidemment, le lecteur. Mais ce président sera constamment sollicité, influencé, attristé par l'accusé qui cherche à se disculper en étalant toute une dissertation dont le rôle est de charger les accusateurs, de montrer la faille dans leur plaidoirie. En tout cas, c'est son ancien ami de l'*Encyclopédie*, Voltaire, qui sonna la charge. Rousseau fut traité de monstre sans cœur par Voltaire qui l'attaque dans le *Sentiment du Citoyen*. En effet, il est dit dans ce journal que ce détracteur des civilisations est en réalité un très mauvais père puisqu'il a abandonné tous ces cinq enfants à l'hospice des Enfants-Trouvés. Rousseau est donc une mauvaise personne. L'aura qu'il se charge d'élever en bien, c'est lui-même qui l'a ternie en procédant comme un monstre qui se soucie moins de sa progéniture que de sa future carrière littéraire. L'ampleur de l'attaque mais surtout la radicalité de l'enjeu moral sur la personne obligent Rousseau à en parler sans cesse. Il suffit de quelques mots pour accuser ; il faut des pages pour se déculpabiliser².

« Avant d'aller plus loin, je dois au lecteur mon excuse ou ma justification, tant sur les menus détails où je viens d'entrer que sur ceux où j'entrerai dans la suite, et qui n'ont rien d'intéressant à ses yeux. Dans l'entreprise que j'ai faite de me montrer tout nu au public, il faut que rien de moi ne lui reste obscur ou caché. » (Rousseau, 1782-1972 :89).

Avec Voltaire, Rousseau fait son apprentissage très douloureux de l'injustice sociale, du jugement des autres qui ne sont pas au courant de ses mobiles. En tout cas, l'auteur de *l'Émile ou de l'Éducation* portant justement sur l'éducation des enfants, abandonne les siens. Il raconte cet épisode dans le livre 8 des *Confessions* : « Mon troisième enfant fut donc mis aux Enfants Trouvés, ainsi que les premiers, et il en fut de même des deux suivants ; car j'en avais cinq en tout. Cet arrangement me parut si bon, si pensé, si légitime, que si je ne m'en vantais pas ouvertement » (Rousseau, 1782-1972 :99). Il est à remarquer l'admirable procédé qu'emploie l'auteur des *Confessions* pour s'expliquer, répondant à Voltaire, et du coup, à l'humanité qui

¹ Cela rappelle la situation de Meursault, personnage d'Albert Camus. En effet, Meursault, qui a refusé de jouer le jeu social (le deuil comme conséquence de la perte d'un être cher), est considéré comme dangereux pour la société parce qu'il met en danger le mythe social. Il est alors considéré comme un étranger qu'il faut exclure. Aussi fut-il tué pour n'avoir pas porté le deuil de la mère qui est morte. Camus, A., *L'Étranger*, Paris, Gallimard, 1942.

² Selon Hafid Gafaïti, la principale caractéristique de l'écriture est l'insatisfaction. D'ailleurs, il compare l'écriture à la sexualité « quant au rapport entre le roman interminable et la sexualité qui est aussi un voyage, une explication sans fin, décevante(...) comme la sexualité, l'écriture romanesque est une chose qui n'a pas de fin, qui n'a pas de but, qui est une explication perpétuelle et permanente, et qui est aussi une exploration décevante parce qu'il n'y a pas de roman idéal ni de roman parfait(...) la littérature comme la sexualité sont fondées sur la notion de l'inassouvissement ». Gafaïti H., *Boudjedra ou la passion de la modernité*, Paris, Denoël, 1987, p. 60.

ne cesse de l'accuser. En effet, ce texte n'est que l'aboutissement logique d'un processus assez complexe, si bien que ce geste de Rousseau ne pouvait être que l'ultime solution. Cela est rendu par la conjonction de coordination à valeur conclusive « donc ». La monstruosité dont il est victime n'en est pas une, du moins, il ne pouvait pas y échapper. De toute façon, l'auteur des *Confessions* se dit être la victime, le jouet de forces supérieures qu'il veut combattre.

Rien n'est donc plus frappant que le contraste entre le geste de Rousseau et sa déformation par les autres.

De la même façon qu'il a abandonné ses enfants ce qui lui a valu la foudre de Voltaire¹ et de tout le monde, la personnalité de Rousseau sera attaquée davantage après l'abandon à Lyon de M. Le Maître. Il relate cette histoire dans le livre 3 des *Confessions*. Accompagné de l'homme jusqu'à Lyon, Rousseau raconte :

« Le Maître fut surpris d'une de ses atteintes, et celle-là fut si violente que j'en fus saisi d'effroi. Je fis des cris, appelai au secours, nommai son auberge (...) tandis qu'on s'assemblait et compressait autour d'un homme tombé sans sentiment (...) je pris l'instant où personne ne songeait à moi ; je tournai le coin de la rue, et je disparus. » (Rousseau, 1782-1972 :165-166).

Cet acte lui collera à la peau durant son existence, et ses anciens amis devenus ses ennemis ne peuvent le lui pardonner. Lui Rousseau, ce philanthrope qui continue d'aimer même ses détracteurs, laisser un pauvre homme seul ! Rousseau n'est donc pas convaincu de ce qu'il avance. Marianne de la Tour de Franqueville pense qu'il a rédigé ses œuvres pour faire taire ses adversaires :

« Si on n'attaquait que ses œuvres, à la rigueur, ils (les amis de Rousseau) pourraient se taire et les laisser parler : mais ce sont ses mœurs, son caractère, ses intentions, ses principes, sa mémoire enfin, qu'on attaque avec une fureur sans frein, et sans exemple. Or comme ses ennemis prouvent journellement qu'on peut écrire les plus belles choses, et faire les plus infâmes, il est indispensable d'établir l'admirable conformité, qui a toujours subsisté entre ses principes et sa conduite. »²

Le commentateur remarque que ses ennemis ont vu de la contradiction entre l'éditeur des principes humanistes qu'il est et le monstre qu'il est devenu. Ainsi lui a-t-on appliqué l'étiquette de l'homme faux dans tout ce qu'il faisait. Tout se passe comme si Rousseau lui-même était l'incarnation de la cruauté, des choses ignobles. Même ses amis le traitent de monstre. De l'avis de Rousseau, c'était le cas de Sophie (Madame d'Houdetot), car, dans une lettre adressée à elle

¹ Pourtant leur manière de combattre leurs ennemis, quoique très-opposée, est également redoutable. Voltaire se présente avec une armée de pamphlets, d'épigrammes, de sarcasmes, de diatribes. Rousseau, fort de sa propre force, avec les simples armes de la raison, arrive à convaincre. Il fait voir que, pour vaincre le ridicule, il suffit de le braver. Mais leur philosophie embrasse toutes les conditions de la société. Voltaire est le philosophe de la haute société tandis que Rousseau est celui des malheureux.

² Franqueville, M. de, « Jean-Jacques Rousseau : la vertu vengée par l'amitié, ou Recueil de lettres sur J.-J. Rousseau, par Madame De... », [http : //www.gallanar.net/rousseau/Vertuvengee.html](http://www.gallanar.net/rousseau/Vertuvengee.html)

et datée de juillet 1757, l'auteur écrit : « Vous souvient-il de m'avoir une fois reproché des cruautés bien raffinées » (Rousseau, 1782-1959 :188). Même Diderot à Paris se moque de son extravagant comportement et ne lui fait aucun signe de vie. C'est ainsi que Rousseau lui écrit une lettre pour essayer de renouer cette amitié qui se défait, lettre dans laquelle on peut lire : « Il faut, mon cher Diderot, que je vous écrive encore une fois dans ma vie ; vous ne m'en avez que trop dispensé, mais le plus grand crime de cet homme que vous noircissez d'une si étrange manière et de ne pouvoir se détacher de vous » (Rousseau, 1782-1959 :204). C'est donc une belle leçon d'humanisme qu'il inflige aux philosophes des Lumières : le culte de la tolérance et d'humanisme. Rousseau aime même ses ennemis. Un petit esprit se laisserait vaincre par toutes ses accusations. Ce ne fut pas le cas pour Rousseau ; même s'il est convaincu que ses amis l'ont abandonné, il essaiera de renouer le dialogue : « Je suis un méchant homme, n'est-ce pas ? Vous en avez les témoignages les plus sûrs ; cela vous est bien attesté »¹, continue-t-il dans la même lettre.

Mais c'est autant dans les *Dialogues* que se manifeste le plus cette tentative de déstabilisation de sa personne et de ses œuvres. Rousseau configure un dialogue où il est en face d'un Français, métonymie de tous les hommes du grand monde qui cherchent à lui nuire.

Ainsi, loin d'être des idioties ou de la folie, les livres de Rousseau seraient écrits avec de la spontanéité, ce qui justifie la sincérité qu'ils dégagent. Nous sommes, en effet, persuadés que tout ce qu'écrit Rousseau est une tentative de restauration de sa personnalité ternie par l'innombrable foule de ses semblables. C'est ce qui fait que son texte, si long soit-il, est une nécessité. De quoi l'accuse-t-on ? De ne pas être comme tout le monde. Victime de l'incompréhension et de la persécution, il se met à rédiger ses *Confessions*, à la fois pour justifier sa conduite et révéler sa vraie personnalité.

2. La dénaturation de la pensée rousseauiste

Ce qui a le plus irrité Jean-Jacques Rousseau et qui a instauré cette incompréhension dans la communication, n'était pas seulement la déformation de sa personnalité, mais aussi, et surtout, la fausse interprétation de ses écrits, de sa pensée, de son système philosophique². D'aucuns

¹ *Ibidem*, p. 205.

² Voir, à ce propos, l'analyse de Michèle Ansart-Doulou. En effet pour ce critique, Rousseau ne cesse de nous entraîner au milieu de la problématique de la dénaturation de sa pensée. Mais là, son texte établit un dialogue avec les autres textes écrits dans la même époque. En effet, c'est une passionnante confrontation avec les philosophes matérialistes comme d'Holbach, La Mettrie, Helvétius, Diderot et, surtout, Sade qui pense que la nature humaine tout comme la nature sociale contient des forces irrationnelles dont le rationalisme classique n'a pas pris la pleine mesure. Comme Rousseau, Sade dénonce l'artificialisme mutilant de la civilisation mais il n'en tire pas argument pour entreprendre l'apologie d'une liberté sauvage qui ne recule pas devant les vertiges du nihilisme. In ANSART-Doulou M., *Dénaturation et violence dans la pensée de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Klincksieck, 1975.

ont étudié la personne et ont conclu qu'une telle personne ne peut écrire que de mauvais livres.

Poulet soutient :

« Cependant, même quand elles - analyses se fondant sur la psychologie de l'individu créateur pour interpréter ses œuvres - ne sont pas gâtées par la malveillance, elles rattachent de façon bien imparfaite la doctrine de Rousseau à sa personne, et nous obligent à une critique générale des intuitions du sens commun dans ce domaine. » (Poulet, 39).

Cette intrusion du mauvais lecteur dans les écrits de Rousseau a une portée dramatique et une fonction narrative importante. Du reste, tout le discours qui suit aura pour rôle principalement de dévoiler toutes les charges, ainsi que les failles, de ses détracteurs. À sa démarche, l'auteur des *Dialogues* sera convaincu de la grande responsabilité de ces gens sur la retraite qu'il a finalement choisie. Cette dimension de l'analyse va se charger de montrer le point focal de l'opposition entre la raison des Lumières et la sensibilité incarnée par l'auteur des *Rêveries* qui présage le romantisme.

Selon l'auteur des *Discours*, on condamne ses œuvres parce qu'on n'en sait rien. Ce qui pose le problème de réception de la parole par l'autre. Selon Philippe La Sagna, analysant *Le Séminaire* (Lacan, 1975) :

« qu'on parle tous seuls, mais surtout que, dès que l'on se met à parler, on ne rencontre pas seulement le fait que l'Autre est absent, qu'il ne répond pas, mais on découvre aussi quelque chose qui est l'effet de cette absence. Cet effet est que le savoir, ce qu'il est possible de savoir de soi, du monde, de l'inconscient, est rompu, n'a plus d'unité et qu'il y a dans ce savoir quelque chose qu'on ne peut pas savoir et qui est le savoir inconscient. Cela signifie qu'il n'y a pas d'accès à l'Autre : il n'y a accès qu'à des effets du langage ou de l'inconscient, ce qui donne une idée de la vraie solitude. C'est dans un lapsus, dans une parole, dans une énonciation, que l'on rencontre le mieux l'Autre. »¹.

Ces propos soulignent que le langage est malencontreusement source de conflit, car des fois, l'Autre à qui je parle, n'entend pas ce que je veux qu'il entende : de la même façon, je ne dis pas ce qu'il veut que je dise. En plus, selon cet auteur, ce n'est pas dans l'autobiographie, qui est censée dire la vérité, que l'on peut être véridique mais dans le roman qui est pourtant, beaucoup plus orienté vers la fiction. En effet, dans le genre romanesque l'écrivain peut dire la vérité par lapsus. D'après Lacan, l'écriture est donc traîtresse.

Voltaire, répondant à Rousseau à propos de sa pensée, qu'il ne comprend pas, rétorque : « on n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes ; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage... »². Avec une grande éloquence, Voltaire, après avoir

¹ La Sagna, P., *De l'isolement à la solitude*, <https://www.cairn.info/revue-la-cause-freudienne-2007-2-page-43.htm>

² *Dans une lettre datée du 30 Août in Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes suivi du Discours sur les sciences et les arts, Paris, Garnier-Flammarion, 1992 pour la présente édition, p. 259.*

étudié l'œuvre rousseauiste, entreprend de déstabiliser ce dernier partout où il en a l'occasion, en montrant à tout le monde que cet auteur est en réalité un être de contradiction qui veut nous ramener au *seuil de la civilisation* tant ses œuvres clament le retour à la vie primitive¹. Selon Voltaire, Rousseau appartient à cette catégorie de gens asociaux car il déclare : « Je vous ferai voir la société infectée de ce genre d'hommes inconnus à toute l'antiquité, qui, ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de manœuvre, soit de laquais, et sachant malheureusement lire et écrire, se font courtiers de littérature »². Le désir de Voltaire de « profaner » les œuvres de Rousseau le conduit finalement à conformer tous les actes de la vie de l'auteur à ses œuvres³. Delon note à ce propos que : « Les anciens amis de Rousseau sont les premiers à s'indigner des manuscrits de Jean-Jacques et de leur publication » (Delon, 32). Une autre explication est donnée par l'auteur lui-même. Il impute le comportement des autres à sa célébrité ; les autres seraient donc jaloux de sa réputation. Il écrit :

« J'ai fait quelques essais de la gloire, tous mes écrits ont réussi, pas un homme de lettres vivant, sans en excepter Voltaire, n'a eu des moments plus brillants que les miens ; et cependant je vous proteste que depuis le moment que j'ai commencé à faire imprimer, ma vie n'a été que peine, angoisse et douleur de toute espèce. »⁴

Si la situation se présente ainsi, c'est parce que Rousseau est méconnu de tout le monde. C'est vrai que son entreprise n'a « jamais d'exemple », mais c'est surtout sur le plan de la vérité, de la sincérité qu'il agit et non sur le plan de l'hypocrisie et du mensonge. Ses amis devenus ses pires ennemis opposent par contre tout ce que l'écrivain va donner de lui-même dans ses œuvres à son comportement dans la vie de tous les jours. Or, dans cette vie, Rousseau serait un

¹ Insistons sur ce point : Rousseau n'a jamais été un adepte du retour à la nature. Ce contresens particulièrement tenace sur sa pensée est pourtant clairement réfuté par lui-même. Dans *Rousseau juge de Jean-Jacques*, livre qu'il a justement écrit pour répondre à ce genre d'attaque que lui faisaient certains penseurs de l'époque, il écrit : « La nature humaine ne rétrograde pas et jamais on ne remonte vers les temps d'innocence et d'égalité quand une fois on s'en est éloigné ». Si l'état social actuel est mauvais ce n'est pas pour cela qu'il faut retourner vers l'état de nature. Il faut aller vers un état social meilleur. L'homme naturel est qualifié dans le *Contrat Social* d'animal « *stupide et borné* ».

L'auteur n'est donc pas contre l'histoire mais critique l'histoire telle qu'elle a eu lieu. Ce contresens vient surtout de Voltaire (« Rousseau veut nous faire retourner à l'état d'animal à quatre pattes. »). Voltaire n'a rien compris et le préjugé est tenace. Il tient peut-être à des raisons psychanalytiques et sociales qui font du thème du retour à la nature un thème trop répandu. En tout cas, tout ceci n'a rien à voir avec Rousseau lui-même, qui est très clair.

² *Ibidem* p. 260.

³ Il en est de même avec D'Alembert son ancien ami. Au fait, leur relation commence à se détériorer après la publication de l'article « Genève » de l'*Encyclopédie*. Rousseau va répondre par « Lettre à D'Alembert sur les spectacles (1758) ». Dans cette lettre, Rousseau critique le théâtre qui corrompt les mœurs (cette attitude lui vaut la critique et la haine des autres comme Voltaire). Il faut cependant noter que D'Alembert a écrit une lettre à Rousseau où il manifeste sa sympathie et sa compassion lors de la condamnation de son livre *Émile* par le Parlement.

⁴ Rousseau J., « Lettre à M. Roustau du 23 décembre 1761 », Corr., dans Rousseau, J.-J., *Œuvres complètes*, t. IV, sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade), 1990.

timide, un méchant, un monstre, un être sans morale¹ qui ne pense qu'à la fortune littéraire de ses œuvres plus aptes à corrompre un lecteur qu'à l'éduquer.

L'*Émile ou de l'Éducation* et *Du Contrat Social* vont surtout constituer les bases de l'ensemble des critiques sur sa pensée. Le premier parle de l'éducation des enfants, le second de la refonte de la société pour laquelle il écrit beaucoup dans toutes ses œuvres. Dans l'*Émile*, Rousseau se pose un certain nombre de questions. La croissance du corps et celle de l'esprit vont de pair ; dans ce cas, comment aider l'enfant qui a un petit esprit à ne pas gaspiller la chance de développer ses facultés conformément à la nature, chance que l'humanité a laissée échapper ? Ainsi, en se forgeant une méthode d'éducation fondée sur l'influence de la nature sur les hommes, l'auteur propose-t-il à toute l'humanité une autre façon de s'occuper de l'enfant. Or ses détracteurs remarquent qu'il veut tout simplement détruire le progrès de la civilisation en voulant inviter l'humanité à réinitialiser ses acquis. Rousseau écrit : « Vous voulez que j'écrive encore ; non, je ne le ferai plus. J'ai dit des vérités aux hommes ; ils les ont mal prises ; je ne dirai plus rien » (Rousseau, 1775-1999 : 327). Qui plus est, l'auteur de l'*Émile*² est de toute façon, selon les autres, un être contradictoire qui a laissé ses enfants au hasard de la vie³. Nous pensons que faire une telle remarque, c'est passer totalement à côté de la vérité. Car l'*Émile* repose sur l'intuition fondamentale. Pour Rousseau, l'homme n'est rien à sa naissance, il devient tout par la suite. C'est ce processus assez complexe d'évolution de l'individu que Rousseau développe dans l'*Émile*⁴.

¹ Il faut signaler que c'est Rousseau lui-même qui, parfois, crée les conditions de ses embrouilles avec les autres. Par exemple, avec Grimm. En effet, Saint-Lambert et Grimm ayant été enrôlés, confient leurs amantes respectives Mme d'Épinay et Mme d'Houdetot à Rousseau, leur ami, qui va entretenir avec cette dernière un amour platonique. Les rumeurs arrivent aux oreilles de l'amant Saint-Lambert. Rousseau accuse Grimm, Diderot et Mme d'Épinay qui se séparent de lui.

² C'est là une erreur car il n'est pas question de pédagogie dans le *Contrat Social* mais, en revanche, on parle de politique dans ce livre de pédagogie qu'est l'*Émile* (livre IV). L'*Émile* et le *Contrat Social* datent de la même époque. L'essentiel de l'*Émile* est une pédagogie à finalité sociale. Il s'agit de rendre Émile social.

³ On peut bien sûr l'expliquer par l'anxiété de Rousseau au sujet de sa propre enfance qui n'a pas été si heureuse. Il projettera, du reste, sur ses propres enfants son malheur enfantin. Persuadé qu'il ne peut éduquer vertueusement ses enfants dans une société qui ne repose pas sur le contrat, il les laissera à l'assistance publique.

Rappelons une fois de plus qu'*Émile* et *Du Contrat social* sont condamnés par le Parlement et sont interdits en France, à Genève, à Berne et aux Pays-Bas.

⁴ Le critique remarque à ce propos que « Pour assurer le bonheur d'*Émile*, il suffira de le laisser libre en tenant compte des seules nécessités naturelles. En élevant *Émile* dans la solitude, en le confiant à la sollicitude continuelle d'un gouverneur hors pair, Rousseau s'oppose sans doute à nos systèmes collectivistes d'éducation. Il nous rappelle, cependant, que l'idéal est dans une attention particulière, profonde et continue à chacun des enfants qui est confié à l'éducateur, que chacun vaut tout autant en lui-même que par la place qu'il occupe dans le groupe ou par la situation qui le lie au maître. La nature n'est plus seulement alors ce concept libérateur qui permet de s'opposer aux préjugés de l'opinion en matière d'éducation et d'affirmer les droits de la pensée libre en face d'une situation purement historique et qui ne peut se justifier uniquement par son existence même ; c'est aussi la nature telle qu'elle peut éclore en chaque être humain, et de façon imprévisible, pour peu qu'on ne l'étouffe pas et qu'on

De même, selon d'autres, ses écrits n'ont de rôle que de nous attendrir, de nous rendre flexibles, émouvants, de toucher notre sensibilité pour que nous ayons pitié de ce solitaire.

« Dans les œuvres où il n'a mis que son cœur, il est un maître non pareil ; et c'est vrai que nous lui sommes tous redevables d'avoir (...) généralement analysé les visions (...) dont nous sommes assiégés (...). Imaginez qu'il n'ait pas existé, ce Rousseau, notre âme ne serait pas ce qu'elle est. » (Therive, 1926 :308).

L'*Émile* ne serait donc qu'un étalage de romantisme exacerbé, une formidable effusion en art et non un traité didactique. Il en va de même pour *Du Contrat Social*¹ qui propose un autre type de société fondé sur la protection et la liberté de tout citoyen.

En effet, comment transformer le droit en pratique, telle est l'ambition de l'auteur de *Du Contrat Social*. Loin de décrire le droit tel qu'il est, Rousseau a pour objectif de montrer aux autres ce que le droit devrait être. Il leur montre, bien sûr, les piliers indispensables sur lesquels toute vraie société doit se fonder. Cela devrait, en principe, rendre légitime l'autorité sociale. Ce livre est donc une sorte de laboratoire à thèses sociales. Les deux œuvres seront critiquées par le public. Les reproches qui leur ont été faits à cette époque sont réunis par Marianne de Franqueville qui relate : « Avions-nous besoin du *Contrat Social* ? Pourquoi fatiguer de maximes républicaines les peuples heureux d'une monarchie ? Est-il question d'accord et de traité, entre le père et les enfants ? »². Rousseau n'a pas compris pourquoi on l'a traité de « révolté » ; il est un révolutionnaire. Il fustige certes, mais il propose quelque chose qu'il croit meilleur. Il note dans le livre 1 de son *Contrat* : « Je veux chercher, si dans l'ordre civil, il peut y avoir quelque règle d'administration légitime et sûre, en prenant les hommes tels qu'ils sont, et les lois telles qu'elles peuvent être » (Rousseau, 1762-1996 :45). Tel est le dessein de Rousseau. Il explique par suite que le rejet d'un tel traité vient non de son caractère révolutionnaire mais de l'homme même qu'il est. Il l'explique d'ailleurs dans le même livre : « On me demandera si je suis prince ou législateur pour écrire sur la politique, je réponds que non, et c'est pour cela que j'écris sur la politique » (Rousseau, 1762-1996 :45). C'est l'une des particularités de l'autobiographie rousseauiste. Contrairement à ses prédécesseurs, (Saint Augustin, théologien reconnu, ou l'aristocrate Montaigne), au moment de l'écriture, Rousseau

la laisse se développer le plus librement possible. » in Notice « La pédagogie de Rousseau : ses présupposées métaphysiques », Rousseau, J.-J., *Émile*, Paris, Librairie Larousse, 1972, pp. 18-19.

¹ Ce livre constitue le projet théorique de Rousseau dans le *Contrat social*. Il affirme dans les *Confessions* « des divers ouvrages que j'avais sur le chantier, celui que je méditais depuis plus longtemps, dont je m'occupais avec plus de goût, auquel je travaillais toute ma vie, et qui devait selon moi mettre le sceau à ma réputation était mes Institutions Politiques », in Rousseau, J.-J., *Œuvres complètes*, Pléiade, 1987, p. 84.

² Franqueville, M. de, *op. cit.*

était un homme ordinaire qui n'avait rien d'extraordinaire à montrer. L'écriture est donc un moyen d'investigations, elle est génératrice de découvertes.

La fausse interprétation va jusque dans les livres que sont les *Confessions*, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, les *Dialogues* et les *Rêveries du promeneur solitaire*. Chacune de ces œuvres est instrumentalisée pour s'attaquer à sa pensée. C'est, somme toute, logique, puisque l'analyse de la pensée de Rousseau n'a de sens que si l'on prend en compte l'ensemble de ses écrits. La réalité est que Rousseau, qui a coutume de se forger dans ses fictions des sociétés délicieuses, de créatures enchanteresses, donne dans la *Nouvelle Héloïse* corps aux êtres d'élection ou issues de sa rêverie. Il propose un modèle de vertu différent de celui de l'époque à travers la décision radicale de l'héroïne principale de se soumettre à l'exigence de son père et de continuer à aimer l'homme qu'elle aime. L'œuvre, du reste, fut qualifiée d'amorale par la postérité à cause de son dénouement tragique et facile. Mounier note à propos de cette œuvre :

« Je ne peux rester de glace quand on joue de gaieté de cœur avec ce qu'il y a de plus sacré. J'affirme que, pour moi, aucun mariage véritable n'est possible sans le lien de l'amour (...) mais que se donner sans amour, comme le font Claire et Julie, c'est la seule profanation vraiment irréparable, une déformation contraire à la nature. » (Mounier, 1979 : 326).

C'est, du reste, le jugement des contemporains de Rousseau. Tous interprètent le dénouement de cette œuvre comme bon leur semble en s'appuyant sur des exemples pris dans sa vie et dans son œuvre. Il est à vérifier, en effet, l'exactitude de son autoportrait tant Rousseau marque la prédominance de son tempérament surtout dans les *Dialogues* qui lui ont attiré tout le mépris des autres. La critique du XX^e siècle note : « Les trois dialogues sont l'œuvre déraisonnable d'un homme qui raisonne à merveille. On n'a jamais apporté tant de logique dans la folie. C'est aussi l'œuvre incroyablement orgueilleuse d'un homme qui croit les yeux du monde entier fixés sur lui » (Hemon, 1998 : 103). Ce critique souligne cette apparente contradiction dans l'œuvre de Rousseau. Il y a certes, une formidable machine de l'éloquence mais il y a aussi de la folie. La conclusion est évidente : la morale de Rousseau est amorale puisqu'elle est impossible. Rousseau se pose alors, surtout aux yeux de Grimm, de d'Holbach, de Diderot, comme un défenseur de sa fantaisie, de ses rêves qu'il s'efforcera d'immortaliser dans les promenades.

Mais, pour Rousseau, même les institutions politiques se sont laissées corrompre par l'avancée de la civilisation. C'est ainsi qu'*Émile* à sa parution est censuré par le Parlement ; le reste nous est conté par son auteur et défenseur :

« Le public, et surtout le Parlement, semblait s'irriter par ma tranquillité. Au bout de quelques jours la fermentation devint terrible, et les menaces changeant d'objet s'adressant directement à moi. On entendait dire

tout ouvertement aux parlementaires qu'on n'avancé rien à brûler les livres, et qu'il fallait brûler les auteurs. » (Rousseau, 1782, 1972 :341).

Ce texte illustre assez clairement le mépris de tout le monde vis-à-vis de Rousseau. Les gens estiment que l'auteur y a relaté sa vie sans morale ; c'est donc un livre qui détruirait les hommes. C'est là que naît le conflit entre Rousseau et les autres qui veulent interpréter ses écrits dans le dessein de le détruire et de le contraindre à passer sa vie, exclu.

3. La réclusion du moi : conséquence d'un jugement moral

Le grand conflit entre Rousseau et la société et qui explique sa réclusion se pose en termes de morale, plus précisément de rabais de la morale chez l'auteur des *Confessions*. S'il est combattu (et s'il combat les autres) c'est parce qu'il est considéré comme un grand amoral. Cette dissidence spirituelle se manifeste donc d'une part par la charge d'un tribunal qu'est la société sur un homme de paradoxe moralement répréhensible, et, d'autre part, par la volonté de mettre fin à ce simulacre par un retrait volontaire de la foule des hommes, qui, du reste, est assimilée à une jungle. Ainsi, sa réclusion est-elle la conséquence logique d'un jugement moral de lui-même et des autres.

En effet, s'il combat la société dont il est issu et à laquelle il est attaché (du moins par ses critiques) c'est parce que les institutions sont sans morale. Le critique remarque justement : « Rousseau cherche à fonder un jugement moral concernant l'histoire, plutôt qu'à établir un savoir anthropologique. C'est en moraliste qu'il décrit l'histoire de la morale » (Starobinski, 39). Aussi fait-il alterner curieusement la nature et la campagne qui représentent la transparence et la ville qui représente la culture factice de la civilisation. Le voilà donc en train de poser la comparaison entre la campagne moralement pure et la ville moralement scandaleuse. C'est surtout dans le genre romanesque qu'il a clairement défini cette entreprise. En effet, comment ne pas remarquer ce grand cri de cœur, ces critiques acerbes à l'encontre des acteurs et du public de théâtre dans la *Nouvelle Héloïse* : « où toute la morale est un pur verbiage on peut être austère sans conséquence, et l'on ne serait pas fâché, pour rabattre un peu l'orgueil philosophique, de mettre la vertu si haut que le sage même n'y pût atteindre » (Rousseau, 1761, 1990 :177), nous renseigne Saint-Preux. C'est donc en tenant compte de cette comparaison et de cette suprématie de la campagne sur la ville qu'il faut lire le livre de *la Nouvelle Héloïse*. Mais aussi celui des *Rêveries d'un Promeneur Solitaire* qui exalte certes la joie du rêveur mais qui constitue aussi une critique de la ville. C'est comme si les arbres constituaient une bannière contre les mensonges, calomnies et autres perfidies.

L'autre point sur lequel il faut insister car provoquant la retraite de Rousseau est le jugement des autres sur son œuvre. Rousseau est, en effet, moralement répugnant dans cette œuvre et c'est ce qui lui a valu la foudre du Parlement et des autorités qui lui reprochent son immoralité ; il faut dire son amoralité car il n'en aurait pas. C'est sans doute l'un des motifs de l'écriture des *Confessions* dont le rôle est de montrer le vrai visage de l'écrivain. Il avertit dans ses confidences : « Moi seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes » (Rousseau, 1782-1972 :29).

Pour Rousseau, la connaissance d'un homme n'est pas possible à partir de l'apparence ; on ne peut connaître un homme que si ce dernier décide de se dévoiler entièrement. C'est d'ailleurs le grand problème narré dans les *Dialogues* qui n'ont qu'un rôle : multiplier les fausses accusations, montrer les failles de tous les détracteurs de Rousseau, contrairement à Jean-Jacques qui est sincère. C'est ainsi que, dans le même livre, Rousseau fait savoir au français qui le chargeait :

« Je vis que dans ce siècle où la philosophie ne fait que détruire, cet auteur seul édifiait avec solidité (...) le seul J.-J. me parut chercher la vérité avec droiture et simplicité de cœur. Lui seul me parut montrer aux hommes la route du vrai bonheur en leur apprenant à distinguer la réalité de l'apparence... » (Rousseau, 1782-1959 :401).

On retrouve ici cette volonté si chère à Rousseau de comparer la nature à la culture et donc de l'homme moral à l'homme civilisé sans morale. La morale est chez Rousseau cette sincérité, doctrine absente de la société ; Rousseau lui est sincère, dit-il même quand il ment. Il suffit de relire les *Confessions*. Certes, il est un libertin, mais un libertinage qu'il n'a hérité que des hommes. C'est un marginal certes, mais les autres aussi. Pour s'en rendre compte, il faut relire le livre de Julie où l'auteur fustige sévèrement le comportement des gens de la ville, c'est-à-dire les bourgeois. C'est une classe arriviste et hautaine qui tisse tout un mythe et protection autour d'elle pour mieux régner sur les autres : « Ils sont comme les seuls habitants de la terre » (Rousseau, 1731-1967 :179-180). Ce sont les bourgeois qui l'ont exclu du monde ; lui qui n'est qu'une victime des autres. Dans cette perspective où les moments qui conduisent à l'exténuation de la société s'enchaînent aussi implacablement, l'expression « rentrer en soi » est à comprendre au premier degré. Elle ne correspond à rien d'autre qu'à la nécessité de se séparer de ses semblables et de précipiter, de la sorte, l'inéluctable dégradation des relations sociales, pour mieux en prévenir les effets. Cette coïncidence avec soi-même qu'évoque Starobinski est, en effet, l'aboutissement d'une sanction d'une société qui ne saurait produire que désolation.

L'exil de Rousseau, dans ce qu'il a de fatal, ne serait donc qu'une mise en scène téléologique¹ de la chute originelle. Cela signifie que pour Rousseau, l'autobiographie aurait pour rôle de compléter, en quelque sorte, les enseignements philosophiques et moraux en dévoilant, ainsi que l'a souligné Arthur Goldschmidt, cette prise de conscience où « Jean-Jacques, d'emblée se met à savoir qu'il a toujours su ce qu'il en était » (Goldschmidt, 1978 : 28).

Terminons seulement par nous interroger. Le marginal qu'il est devenu est-il nécessairement l'ennemi moral de la société ? De même, le roman, le monde du roman et la vie romanesque qu'il a menés constituent-ils des prétextes pour qu'il soit jugé moralement ? Ne doit-il pas être intellectuellement et moralement autonome ?

Dans les œuvres de Rousseau, le stéréotype et le jugement prennent une place importante au point de constituer le soubassement de sa pensée ; car quelques mots suffisent pour accuser mais il faut des pages pour se justifier. L'altérité est donc un danger car inconnue, et il faut donc restreindre son cercle d'expansion pour se mettre à l'abri du danger. Au XVIII^e siècle, bien que la tolérance fût un des thèmes des philosophes, la société fut impitoyable à l'égard de ses composants par ses critiques et jugements de valeurs. Pour Rousseau en grand philosophe des Lumières, tout le mal de l'homme de ce siècle est dû à l'avènement de la civilisation qui a fini absorber la vertu chez l'homme. Et en tant que destructrice des valeurs humaines, la civilisation est un mot à maux.

Bibliographie

ANSART-DOULEN Michèle, *Dénaturation et violence dans la pensée de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Klincksieck, 1975.

BENICHOU Pierre, *Revue de métaphysique* in *L'écrivain et ses travaux*, Paris, José Corti, 1967.

CAMUS Albert, *L'Étranger*, Paris, Gallimard, 1942.

DELON Michel, « Des Confessions aux Contre-Confessions », in « Le moi autobiographique », *Magazine Littéraire* numéro 409, Mai 2002, p. 30-33.

¹ En didactique, la téléologie signifie l'étude de la finalité. C'est une doctrine qui considère le monde comme un système de rapports entre moyens et fins. Selon le dictionnaire Wikipédia « la téléologie peut être définie comme étude, ou comme doctrine, des causes finales de la finalité ».

FAHMY Jean Mohsen, « Rousseau et son public dans les Dialogues », dans *Revue de l'Université d'Ottawa*, LI, 1, (janvier-mars 1981).

FRANQUEVILLE Latour, *La vertu vengée par l'amitié, ou recueil de lettres sur J. J. Rousseau, Supplément à la collection des œuvres de J.J. Rousseau Tome VI*, Genève MDCCLXXXIV. Numérisé par Philippe Folliot, professeur de philosophie au lycée Ango de Dieppe (juin 2008) http://philotra.pagesperso-orange.fr/vertu_vengee.htm.

GAFATI Hafid, *Boudjedra ou la passion de la modernité*, Paris, Denoël, 1987.

GALEAZZI Juliette, « Rousseau, visionnaires tourmenté » dans « Sciences Humaines », 2012/6, N° 238.

GOLDSCHMIDT Georges-Arthur, *Jean-Jacques Rousseau ou l'esprit de solitude*, Paris, Phébus, 1978.

HEMON Félix, *Jean-Jacques Rousseau*, Paris, sé., 1998.

LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre xx, Encore, Paris, Le Seuil, 1975.

LA SAGNA Philipe, *De l'isolement à la solitude*, <https://www.cairn.info/revue-la-cause-freudienne-2007-2-page-43.htm>

POULET Georges, *Études sur le temps humain*, Paris, Presses Pocket, Agora, (1952) 1989.

« Lettre au Prince de Beloselski, du 27 mai 1775 », dans *Œuvres Complètes*, sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade), 1996, t. IV

MOUNIER Jacques, *La fortune des écrits de Jean-Jacques Rousseau dans les pays de langue allemande de 1782 à 1813*, service de reproduction de Thèse, Université de Lille, 1979 (thèse).

ROUSSEAU Jean-Jacques., *Julie ou La Nouvelle Héloïse*, dans *Œuvres complètes*, t. II, sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade), 1990.

- *Rêveries du promeneur solitaire*, dans *Œuvres complètes*, t. I, sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade), 1959 [1782], p. 993-1099.

- *Confessions*, Paris, Librairie Générale Française, 1972.

- *Émile*, Paris, Librairie Larousse, 1972

- *Œuvres complètes*, Pléiade, 1987

- *Rousseau juge de Jean-Jacques* dans *Œuvres complètes*, t. I, sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade), 1959 [1782],

- *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Paris, Garnier-Flammarion, 1761-1967.

- *Du contrat social*, Paris, Librairie Générale Française, 1762-1996 pour la présente édition

- « Lettre à D'Alembert sur les spectacles », Paris, Garnier-Flammarion, 1758-2003.

- « Lettre au Prince de Beloselski, du 27 mai 1775 », Corr., dans *Œuvres Complètes*, sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade), 1996, t. IV.

- « Lettre à M. Roustan du 23 décembre 1761 », Corr., dans ROUSSEAU, J.-J., *Œuvres complètes*, t. IV, sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade), 1990.

SARTRE Jean-Paul., dans Enregistrement phonographique de Jean-Paul Sartre en 1965 en préambule à *Huis clos* <https://dicocitations.lemonde.fr>

STAROBINSKI Jean, *Jean-Jacques Rousseau, la transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1971.

THERIVE André, *le retour d'Amazan, ou une histoire de la littérature française*, Paris, Grasset, 1926.

Notice bio-bibliographique de l'auteur

Abdou Ndiaye est chargé de cours au Département des Lettres Modernes, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université Cheikh Anta Diop de Dakar au Sénégal. Il est titulaire d'une thèse de doctorat unique dont l'intitulé est : *Solitude et quête de soi dans l'autobiographie de*

Jean-Jacques Rousseau (les Confessions, les Dialogues et les Rêveries du promeneur solitaire).
Ses travaux sont entre autres : « Des mots contre des maux dans *Les soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma » ; « De l'esprit au corps chez Rousseau » ; « Métalepse auctoriale dans les *Confessions* de J.-J. Rousseau » ; « La conception de la mort chez Rousseau » ; « Du dialogue, de la comédie au verbiage chez Rousseau » ; « La métalepse chez Genette, une technique à redécouvrir ». **blazndiaye@yahoo.fr**

Version numérique